

Guillaume Béguin plonge dans la nuit de Shakespeare

Théâtre Le metteur en scène présente «Où en est la nuit?», relecture personnelle mais respectueuse de «Macbeth», dans le cadre du «Programme commun» des scènes lausannoises. Portrait d'un quadra curieux.

Mireille Descombes

Guillaume Béguin aime les images fortes presque autant que les mots. Beaucoup de Lausannoises se souviennent, même sans avoir vu le spectacle, de la saisissante affiche annonçant «Le baiser et la morsure»: une tête de gorille qui défiait les passants avec des yeux d'homme. La pièce, une création s'interrogeant sur la sauvagerie et les fondements de l'humanité, était jouée – il faudrait dire incarnée – par des comédiens métamorphosés en grands singes.

Cette saisissante performance remonte à 2013. Depuis, Guillaume Béguin, quadragénaire inquiet à la silhouette adolescente, est revenu régulièrement sur les scènes romandes avec des spectacles parfois déconcertants, toujours singuliers. Il présente, dès le 22 mars, sa nouvelle création au Théâtre de Vidy (puis au TPR à La Chaux-de-Fonds et à la Comédie de Genève). Inscrite à l'affiche du Programme commun, «Où en est la nuit?» propose une relecture personnelle mais respectueuse du «Macbeth» de William Shakespeare.

Rencontré à la pause de midi, dans le foyer du théâtre lausannois, Guillaume Béguin a la ferveur des timides habités par leur art. Il est de ceux qui associent le théâtre à la quête du sens de la vie, de leur vie. À l'origine de cette passion, pas de prédisposition précoce, mais un terrain fertile dans lequel le désir a pris corps. «Parmi mes ancêtres, résume-t-il, on trouve des ouvriers horlogers et des intellectuels, mais surtout des individus au parcours atypique, des gens qui ont essayé d'échapper à leur destin.»

Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, ce fils d'artisans un peu babas cool – par la suite sa mère deviendra professeure à l'université – a le sentiment d'appartenir à la «queue d'une époque». «J'ai eu des parents qui se sont beaucoup révoltés contre leurs propres parents. Du coup, je n'ai pas eu à le faire. En gros, quand je suis arrivé au monde, toutes les révoltes avaient déjà été faites», relève-t-il comme à regret.

Ce grand lecteur se souvient aussi de n'avoir lu, enfant, que des bandes dessinées. Pas très scolaire, il traînait souvent dans l'atelier de son père ébéniste qui réalisait parfois des décors de théâtre. Mais c'est plus tard, au gymnase, dans le cadre du groupe théâtral dirigé par un professeur de français – et où il côtoie un autre futur metteur en scène chaux-de-fonnier, Robert Sandoz – qu'il se confronte pour la première fois à la scène. Il ne rêve pas pour autant de devenir professionnel, contrairement à d'autres de ses amis. C'est un peu par mimétisme qu'il se présente lui aussi au Conservatoire de Lausanne où il est reçu. Il en ressort diplômé en 1999. Puis, pendant dix ans, il «fait l'acteur», comme il dit, et codirige un collectif de comédiens, le Collectif Iter.

Dix spectacles en dix ans

Son apprentissage de la mise en scène? «Je l'ai fait comme spectateur, en allant à Paris, au Festival d'Avignon ou au Kunstenfestival-desarts de Bruxelles.» En 2006, Guillaume Béguin crée la Compagnie de nuit comme de jour. Un an plus tard, il porte à la scène un roman de Jon Fosse, «Matin et soir». L'univers mutique et sombre de l'écrivain norvégien semble particulièrement lui convenir. Pas la suite, il va mettre en scène deux autres de ses textes, dont «Le manuscrit des chiens III», un très bon spectacle pour enfants.

Depuis 2006, Guillaume Béguin et sa compagnie ont créé plus d'une dizaine de spectacles. Un défi pour quelqu'un qui se dit plutôt lent. «Oui, je suis à maturation très lente, sourit-il. Je répète toujours mes



Dans «Où en est la nuit?» (ici en répétition), Guillaume Béguin reprend le personnage de Macbeth, un homme qui écoute les sorcières et réalise leur prophétie.



«Je suis à maturation lente. Je suis incapable de monter un spectacle en cinq ou six semaines comme cela se fait d'ordinaire»

Guillaume Béguin, metteur en scène

spectacles pendant trois mois. J'ai besoin d'en faire plusieurs versions avant de trouver la bonne, celle qui me convainc vraiment. Je suis incapable de monter un spectacle en cinq ou six semaines comme cela se fait d'ordinaire.»

Définir ce qui caractérise son théâtre lui semble en revanche difficile. La présence des animaux, une façon quasi obsessionnelle de marier l'ombre et la clarté, une certaine fascination pour la violence et la cruauté? «Ce qui m'intéresse, c'est effectivement de questionner l'humain, ses fondements, ses limites, bref toute la question de

la sauvagerie ainsi que le rôle de l'imaginaire dans la formation de notre identité.»

Ces thèmes, Guillaume Béguin les explore aujourd'hui à travers la figure de Macbeth, l'histoire d'un homme qui écoute les sorcières et réalise leur prophétie. Avec la complicité de sa femme, ce général victorieux tue le roi et accède au trône, mais alors le monde entier devient suspect à ses yeux. Guillaume Béguin fait de lui un être perméable à ce qui l'entoure, connecté au monde à travers une sensibilité exacerbée et finalement stérile. «Macbeth est d'abord un immense poète, précise-t-il. Il a une incroyable faculté à créer

Royal Programme commun

«Programme commun» réunit plusieurs scènes lausannoises (Vidy, Arsenic, Sévelin, Cinémathèque, etc.) pour dix jours de spectacles tous azimuts, disposés en escalier, de manière à pouvoir passer de l'un à l'autre. Des créations théâtrales (le grand Romeo Castellucci inspiré par Tocqueville, Vincent Macaigne en performance), des reprises de grands succès suisses (Milo Rau et «Les 120 journées de Sodome», le «Nachlass» de Rimini Protokoll), beaucoup de danse (Philippe Saire dans «Cut», Gilles Jobin dans «Força forte», mais aussi Daniel Léveillé, Lorena Dozio ou Maud Le Pladec): c'est un menu hautement contemporain, de haut lignage, qui comprend encore des expos, des échanges avec des metteurs en scène et deux fêtes, d'accès gratuit.

«Programme commun», du 23 mars au 2 avril

des images. Il est d'ailleurs le seul héros shakespearien qui s'exprime uniquement en vers. Je voulais montrer comment il utilise cet imaginaire pour accéder au pouvoir. Pour moi, les sorcières n'existent en effet que dans son esprit. Macbeth ne sait toutefois que faire de toute son énergie, énergie notamment sexuelle et amoureuse. Il la retourne donc contre lui, il l'utilise pour se détruire.»

Avec «Où en est la nuit?» – une question qui revient à plusieurs reprises dans la pièce de Shakespeare – Guillaume Béguin propose un montage intégrant des éléments tirés des «Sonnets» et d'autres pièces de l'auteur. «Mais j'ai conservé les 85% du texte original», insiste-t-il. Le décor a été conçu comme «une boîte mentale, une boîte à créer, une boîte à faire surgir des personnages imaginaires». Guillaume Béguin nous demande cependant de ne pas en dire plus, histoire de ménager la surprise. Rassuré, il termine son café et s'en va rejoindre ses comédiens pour un long après-midi de répétition. ●

À voir

«Où en est la nuit?», d'après William Shakespeare. Adaptation et mise en scène de Guillaume Béguin. Lausanne, Théâtre de Vidy, du 22 au 26 mars. La Chaux-de-Fonds, TPR, le 30 mars. Genève, Comédie, du 4 au 9 avril.

Trois mises en scène de Guillaume Béguin



«Autoportrait» d'Edouard Levé (2010)
«Edouard Levé s'est suicidé en 2007. Deux ans plus tôt, cet écrivain et artiste conceptuel français publiait son «Autoportrait» en 1600 phrases, un texte laconique et drôle où il fait l'inventaire de lui-même. Quand on le lit, c'est assez frappant, on se reconnaît dans les deux tiers de ses phrases. Cela montre à quel point l'identité repose sur quelque chose de mouvant. Dans ma mise en scène, j'avais réuni cinq acteurs pour travailler, justement, sur cette idée de la fragmentation de l'identité, fragmentation que l'on retrouvait dans le traitement de l'espace.»



«Le baiser et la morsure» (2013)
«Pour cette création de plateau qui met en scène de grands singes et interroge la question de la sauvagerie, nous avons collaboré avec un éthologue qui nous a expliqué comment fonctionnaient les sociétés de primates. Nous avons aussi beaucoup fréquenté les zoos. C'est, je crois, un des moments où j'ai le plus appris sur l'homme. Cette pièce m'a beaucoup libéré comme metteur en scène. Elle m'a obligé à travailler d'abord sur le geste, à chercher à rendre les choses théâtralement intéressantes même sans récit.»



«Villa Dolorosa» de Rebekka Kricheldorf (2015)
«Cette pièce est une réécriture des «Trois sœurs» de Tchekhov, un tableau grinçant et décalé de la société occidentale contemporaine. Ce spectacle fut pour moi extrêmement libérateur. Je suis en effet quelqu'un d'assez sombre, plutôt attiré par des thématiques violentes, voire un peu glauques. Or il s'agissait là d'une comédie. Il fallait en outre travailler très rapidement – ce spectacle était une commande. J'avais toujours eu envie de monter Tchekhov, mais je ne trouvais pas l'angle d'attaque. Là, il était donné. C'était parfait.»